

HACHARD, MARIE-MADELEINE. *Une Rouennaise à La Nouvelle-Orléans au XVIII^e siècle. Relation du voyage des Ursulines (1726-1728)*, éditée, présentée et annotée par CHANTAL THÉRY. Québec, Presses de l'Université Laval, « L'Archive littéraire au Québec », 2022, 214 p. ISBN 978-2-7637-5946-3

Nathan Rabalais

Volume 21, 2023

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1107043ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1107043ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rabalais, N. (2023). Compte rendu de [HACHARD, MARIE-MADELEINE. *Une Rouennaise à La Nouvelle-Orléans au XVIII^e siècle. Relation du voyage des Ursulines (1726-1728)*, éditée, présentée et annotée par CHANTAL THÉRY. Québec, Presses de l'Université Laval, « L'Archive littéraire au Québec », 2022, 214 p. ISBN 978-2-7637-5946-3]. *Rabaska*, 21, 249–251. <https://doi.org/10.7202/1107043ar>

HACHARD, MARIE-MADELEINE. *Une Rouennaise à La Nouvelle-Orléans au XVIII^e siècle. Relation du voyage des Ursulines (1726-1728)*, éditée, présentée et annotée par CHANTAL THÉRY. Québec, Presses de l'Université Laval, « L'Archive littéraire au Québec », 2022, 214 p. ISBN 978-2-7637-5946-3.

La Louisiane occupe une place singulière dans l'histoire ainsi que dans l'imaginaire collectif de l'Amérique francophone. La Nouvelle-Orléans, plus particulièrement, est depuis longtemps une ville emblématique des débuts de la colonisation française au Nouveau Monde. La « Ville du Croissant » – se trouvant au carrefour de plusieurs grands événements au XVIII^e siècle – est devenue un lieu de métissage des cultures – française, africaine, espagnole, amérindienne, entre autres.

C'est dans le cadre de ce contexte que Chantal Théry nous « relate » les lettres de Marie-Madeleine Hachard, une jeune religieuse missionnaire qui quitte sa France natale afin de traverser l'océan Atlantique à l'âge de 23 ans, pour la colonie de la Louisiane. Comme le souligne Théry, il ne s'agit pas d'un simple récit de voyage, mais d'un véritable aperçu des bouleversements d'une époque mouvementée. Novice dans l'ordre des Ursulines de Rouen, Hachard est l'une des toutes premières femmes missionnaires, voire une « pionnière », en Louisiane. Selon Théry, la mission des Ursulines à La Nouvelle-Orléans fait partie de « l'histoire plus grande des échanges entre Européens, Canadiens et Amérindiens » et coexiste avec « les bouleversements politiques et économiques, les bénéfices et les affres de la colonisation » (p. 1).

Les lecteurs trouveront ces *Relations* étonnantes et intrigantes à bien des égards. Premièrement, on constate la longueur exceptionnelle des lettres qui ne sont en tout que cinq. Chacune se destine à Jacques Hachard, procureur à la Cour des comptes à Rouen, qui sert de « père attentionné et correspondant assidu » (p. 2). Le style de la jeune religieuse se démarque également : « digne fille d'un procureur, elle a le sens des réalités, le goût du détail, l'esprit critique, un indéniable sens des affaires et une expérience comptable » (p. 3). À travers ses cinq longues lettres destinées à son père, Hachard raconte plusieurs épisodes de son long séjour. Théry note que cette correspondance tient à la fois de la relation de voyage et du journal de bord.

À la suite d'un long trajet en partant de Paris, la première lettre est expédiée de Lorient en février 1727 la veille de son départ pour la Louisiane, qu'elle appelle son « pays fortuné après lequel [elle] soupire comme après la Terre de promission » (p. 49-50). Elle évoque les sentiments qui l'ont habitée après avoir reçu l'ordre, quelques mois auparavant, de partir en mission en Louisiane et les émotions qu'elle éprouve en quittant sa famille. Dans cette première lettre, elle précise à son père, d'un ton modeste et éloquent, ce projet épistolaire qu'elle compte entreprendre tout le long de son voyage : « Ici va

commencer notre Journal. Si je ne vous dis rien capable de piquer la curiosité, j'aurai du moins le mérite de l'obéissance. Vous voulez du détail, je tâcherai de ne rien omettre. » (p. 50).

C'est environ huit mois plus tard, en octobre 1727, que la Rouennaise écrit sa deuxième lettre depuis La Nouvelle-Orléans. Elle dit avoir bien reçu une semaine auparavant une lettre de son père datée du 6 avril, ce qui donne au lecteur une idée des délais de l'époque. Le lecteur sent bien son grand attachement pour sa famille et on gagne une compréhension des vivres qui auraient été disponibles à l'époque.

Théry ne recule pas devant les propos qui risquent d'être choquants à nos yeux, surtout aujourd'hui, et ne « censure » pas les lettres de Hachard, sans pour autant excuser des discours péjoratifs ou condescendants envers certains groupes, notamment les Autochtones et les Africains ; l'auteure mène à bien le vrai devoir du chercheur qui est de livrer aux lecteurs une mise en contexte historique judicieuse.

Les lettres elles-mêmes font une centaine de pages, soit la moitié du livre, et sont enrichies et contextualisées par l'introduction. Sans doute, l'un des sujets essentiels abordés est celui de l'histoire de la mission des Ursulines. Ces religieuses ont dû surmonter beaucoup de difficultés après le long voyage transatlantique et elles ont su préserver leur existence malgré les changements de régimes coloniaux. Théry les décrit comme des « maîtresses sans maîtres » en empruntant cette tournure de l'historienne Emily Clark, pour illustrer leur statut financier et social souvent précaire. Parfois obligées de servir quasiment comme des infirmières en plus de leur rôle d'institutrices, le sort de la mission a souvent été incertain à travers son histoire. Néanmoins, les Ursulines ne sont pas décrites comme des saintes et on observe aussi le côté sombre de cette communauté dans cette société esclavagiste dans ses propos sur les Africains et les indigènes. Dans son introduction, Théry limite sa mise en contexte plus ou moins à l'époque de Hachard. Pourtant les Ursulines ont joué (et jouent toujours) un rôle important dans l'histoire sociale de La Nouvelle-Orléans, et leur legs aurait mérité une mention pour ceux qui se demandent ce que sont devenus cette mission et ses sites d'établissement.

En outre des lettres et l'introduction, une présentation du texte et des éditions précédentes ainsi que les annexes complètent l'ouvrage. Plusieurs lecteurs pourraient être surpris par le nombre d'éditions des lettres de Hachard. En effet, elles ont été publiées dès 1728, ostensiblement par son père, et rééditées de nombreuses fois. Heureusement, car comme le note Théry, les lettres manuscrites de Hachard n'ont jamais été retrouvées. Dans ce sens, ce n'est donc pas la nouveauté qui justifie cette édition, mais surtout la recherche approfondie faite par Théry et les notes de bas de page soigneusement conçues.

Parmi les annexes, l'on trouve plusieurs cartes fort utiles qui alimentent la compréhension de cette ville unique et même la transcription d'une lettre du président américain, Thomas Jefferson, destinée à la mère supérieure Thérèse Farjon en 1804, un an après la vente de la Louisiane.

En somme, cette édition des *Relations* de Hachard, annotée et commentée par Chantal Théry est un ouvrage fascinant qui sert à éclairer une période méconnue de l'histoire de l'Amérique francophone. Écrites d'une perspective insolite, celle d'une jeune religieuse au début de la colonisation française de la Louisiane, ces lettres sont bonifiées par une recherche rigoureuse et une mise en contexte soigneusement réalisée.

NATHAN RABALAIS

Université de Louisiane à Lafayette

HAMON-LEHOURS, ÉMILIE (dir.) et ANA CONDÉ (coll.). *La Représentation de la sorcière et de la magicienne. Du XVII^e siècle à nos jours en Europe occidentale*. Paris, Classiques Garnier, 2021, 242 p. ISBN 978-2-406-12284-5.

Au cours d'une recension exhaustive de l'imaginaire légendaire de ma région natale (Saguenay–Lac-Saint-Jean) effectuée voici quelques décennies, je n'ai relevé que deux légendes se rapportant à la sorcellerie et, à ma grande surprise, les protagonistes ne se révélèrent pas être des sorcières, mais des sorciers, ce qui, dans la tradition orale, est plutôt rare. Mais le choix du sorcier s'imposait à cause du contexte : les événements se déroulaient dans un camp de bûcherons, lieu de confinement à l'époque exclusivement masculin. Dans le premier récit, un amoureux transi, qui se désolait de l'absence de celle qui occupait toutes ses pensées, avait remis une boucle de cheveux de sa dulcinée à un bûcheron qui se disait sorcier sans savoir que l'élue de son cœur, suspectant un comportement peu avouable, lui avait remis une mèche prélevée à même le bout de la queue de la vache que son père était en train d'écorcher. Après quelques imprécations du sorcier, la peau de la vache vint choir avec fracas au milieu du camp à la grande consternation des occupants. La narratrice livra son récit sur un ton moqueur, laissant entendre qu'il y avait plus à en rire qu'à s'en effrayer et que, tout compte fait, cette anecdote n'était pas digne d'être crue. Il faut avouer qu'au Lac-Saint-Jean, territoire de peuplement récent (1838), de telles légendes ne sont pas parvenues à s'implanter durablement pour la raison que les défricheurs provenaient de régions où de tels récits circulaient de moins en moins et s'amenuisaient au point de disparaître de la chaîne de transmission orale. Quant à la seconde légende, la frontière ténue séparant la sorcellerie de la magie s'estompe et les phénomènes observés conduisent